

Colette Soler

Du parlêtre

J'ai choisi un passage de la deuxième conférence sur Joyce, publiée en 1979, dans le volume *Joyce avec Lacan*¹, où Lacan définit curieusement le parlêtre, disant, l'homme « [...] vit de l'être [...]. D'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'ICS de Freud ». Il contredit donc sa propre *Télévision*, dans laquelle, questionné sur le terme d'inconscient, il disait que Freud n'en avait pas trouvé de meilleur et ajoutait : « Il n'y a pas à y revenir. » Ce nouveau terme remet sur le tapis la question de savoir ce qu'est l'inconscient et son joint à la parole, car, comme je l'ai noté dans le texte de présentation de ce séminaire, il n'y a pas que l'époque qui a changé dans les dernières décennies du siècle, l'orientation donnée par Lacan à la psychanalyse aussi.

Dans notre titre de cette année, « L'inconscient, les mœurs et le réel », titre qui n'a de sens que référé à cet enseignement, les termes essentiels du point de vue psychanalytique sont « inconscient » et « réel ». En effet, les mœurs, qui désignent les arrangements historiques des configurations de jouissance, soit un état de la réalité civilisée quant à la gestion des corps, ce qu'en termes de structure nous appelons discours, les mœurs, donc, ne peuvent excéder les contraintes propres à tout langage. En ce sens, l'inconscient freudien structuré comme un langage, qui n'est pas l'inconscience, est lui-même réel – adjectif, je ne dis pas le réel –, soit impossible à éliminer. Certains aujourd'hui se demandent si pour les sujets contemporains il y a encore un inconscient. J'y vois un signe, pour ce qui me concerne, car je me demande plutôt si on sait encore l'interroger. Traduite dans les termes de Lacan, la question deviendrait d'ailleurs, comiquement : y a-t-il encore des parlêtres ? Que l'on

1. Jacques Lacan, « Joyce le symptôme II », dans *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin, 1987.

cesse d'interroger l'inconscient est plus que possible, qu'il disparaisse, en revanche, plus que douteux.

Le parlêtre donc

J'ai évoqué la deuxième conférence sur Joyce. La première est du 1^{er} juin 1975. Pour la seconde, la date de rédaction n'est pas précisée, mais il me paraît sûr qu'elle est contemporaine du séminaire sur Joyce, et même probablement un peu postérieure. J'ai choisi cette référence pour plusieurs raisons.

D'abord à cause de sa date, qui la place dans le contexte du dernier enseignement sur le nœud borroméen. Avec celui-ci, nous sommes confrontés à la question de savoir comment situer les notions classiques de la psychanalyse dans le nouveau schématisme. Lacan a d'ailleurs fait lui-même divers essais dans ce sens. Il y a placé le trio freudien, inhibition, symptôme, angoisse ; il a tâché d'en resituer les structures cliniques, également le symptôme et l'inconscient, non sans tâtonnements au demeurant. Dans la mise à plat du nœud, « La troisième » inscrit, par exemple, le symptôme comme un débordement du réel sur le symbolique, alors que, une année plus tard, Lacan le place à l'inverse comme un débordement du symbolique sur le réel. Quant à l'inconscient, « La troisième » le fait figurer comme un débordement du symbolique sur l'imaginaire, comme sens donc, ce à quoi je crois que la notion de parlêtre ajoute quelque chose.

Ma deuxième raison est que l'introduction du nœud dans l'enseignement de Lacan est contemporaine d'un nouvel accent mis sur l'écriture et la lettre. Il n'est que d'évoquer « Lituraterre », puis *Encore*, où il fait de l'écriture « un Autre mode du parlant dans le langage ² », ainsi que « R.S.I. » avec sa redéfinition du symptôme comme fonction de la lettre, et encore la postface du séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Avec la périodisation de l'enseignement de Lacan, un préjugé de lecture s'est déposé chez ceux-là mêmes qui dénoncent l'initiateur de cette périodisation, préjugé qui pose plusieurs Lacan successifs, d'abord celui de la parole et du langage, puis celui de l'objet *a*, et enfin celui de la jouissance et du réel. Non pas le réel comme limite de la formalisation, « ce qui ne

2. J. Lacan, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975.

cesse pas de ne pas s'écrire », mais le réel bel et bien là, tel qu'inscrit dans le nœud borroméen, facticité hors symbolique, donc aussi hors sens, et même hors sens joui, hors du « je pense donc se jouit », pas tout, pas universel, rebelle à la représentation.

Dans ce contexte, pourquoi Lacan ramène-t-il, avec le terme de parlêtre, rien moins que la fonction de la parole ? S'agit-il d'un retour à la parole ? Je ne le pense pas, car elle n'a jamais été oubliée, mais peut-être n'est-ce pas la même parole. Les ruses de la périodisation, bien faites d'ailleurs pour faire attendre ce qui va suivre au terme, ne respectent pas ce qui me semble caractériser l'épistémologie de Lacan. Celle-ci conjoint certes fulgurances et progression, mais dans une élaboration qui avance en ne cessant jamais de remanier l'ensemble des notions préalablement produites, qu'elle n'annule pas mais dont elle change le cadre à la manière d'une théorie généralisée, et au profit d'une cohérence qui se déplace et se renouvelle dans un cheminement en spirale.

Quelle parole ?

La parole convoquée dans « Fonction et champ de la parole et du langage » était une parole de solution. Certes constituante de l'inconscient en tant que parole à la fois refoulée et faisant retour ailleurs, la parole pleine, restituée dans l'analyse, assurait au terme l'identité de chacun à son être. Ainsi l'expérience se situait-elle tout entière dans le triangle de la parole bâillonnée, du ça parle ailleurs et de la parole pleine, restitutive. Cette parole de solution a rapidement fait long feu dans l'enseignement de Lacan. Le texte majeur à cet égard est celui de « La direction de la cure », qui réélabore la thèse freudienne du désir inconscient, mais qui pose « l'incompatibilité du désir avec la parole ³ », qu'il hante pourtant et à laquelle il donne son sens. Pas de parole pleine qui tienne donc, le désir, effet de parole, est inarticulable, inconscient irréductible.

J'en viens au texte de la dernière conférence sur Joyce. Je vous lis le passage qui me sert de prétexte ce soir : « D'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'ics de Freud (inconscient qu'on lit ça) : pousse-toi de là que je m'y mette, donc. Pour dire que l'inconscient dans Freud quand il le découvre (ce qui se découvre c'est d'un

3. J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 641.

seul coup, encore faut-il après l'invention en faire l'inventaire), l'inconscient c'est un savoir en tant que parlé comme constituant de LOM⁴. »

Dysorthographe calculée

Les premiers paragraphes de la conférence donnent le contexte théorique de cette thèse de l'ics-parlêtre. Lacan commence, comme vous le savez, par une sorte d'exercice pastichant Joyce. Il ne peut le faire sans un jeu sur la lettre, spécifiquement une mise à mal de l'orthographe – car ce jeu ne touche pas à la syntaxe –, qui déconnecte l'entendu de sa graphie de convention : LOM, eaubscène, Hissecroibeau, et j'en passe, pour m'arrêter à l'escabeau. L'escabeau fait image, parlante si je puis dire, pour tout ce qui permet de s'élever, de se promouvoir comme individu distingué, *the individual* que Joyce incarne tout particulièrement. Il y a là un écho de ce que Lacan, au début de son enseignement sur le stade du miroir, situait comme la fonction de la stature, de la statue sur son piédestal élevant la forme érigée et figée du corps propre au Un de l'imaginaire. L'escabeau qui vient des dernières années est beaucoup plus : il suppose l'unité borroméenne des trois ordres de l'imaginaire, du symbolique et du réel, constituant ce que Lacan nomme dans « R.S.I. » le « sujet réel », entendez qui ne se réduit pas à être supposé à la chaîne du symbolique.

Escabeau : Lacan écrit « hessecabeau », avec le *h* de homme et le *esse* de l'être, pour dire que l'escabeau fait l'homme. Pourquoi ces jeux de dysorthographe calculée ? Il y en a d'autres de possibles d'ailleurs, je l'ai noté il y a longtemps dans mes études passées sur le cas Joyce. On peut écrire aussi bien : est-ce cas beau ?, ou est-ce cabot ?, pour faire miroiter la dimension imaginaire et narcissique, ou encore, comme le fait Lacan, S.K.beau en utilisant les lettres qui éliminent le sens, etc.

L'intérêt de cette trituration de la « motérialité » par l'écrit ne se comprend qu'en référence aux trois termes que Lacan isole dans le séminaire *Encore* : la langue, le langage et l'écrit. Il se sert de la différence entre le parler et l'écrire pour faire apparaître quelque chose d'un usage spécifique de l'écrit distinct du parler. La « lalangue »

4. J. Lacan, « Joyce le symptôme II », dans *Joyce avec Lacan, op. cit.*, p. 33.

n'existe que comme parlée, donc aussi entendue. Le signifiant s'entend dans la langue certes, mais la « lalangue », c'est du chewing-gum, un scintillement de sens fuyants, une multiplicité dans laquelle les éléments unités sont problématiques (du phonème au proverbe). Et les dictionnaires de s'essouffler à recenser les usages du déjà accompli. Le signifiant qui s'entend dans la langue ne passe vraiment au langage que par la lettre, « structure localisée du signifiant », « précipitation de signifiant ». D'où la thèse formulée dans le séminaire *Encore*, du langage comme « élucubration de savoir », car « le langage ça n'existe pas, c'est ce que l'on essaye de savoir sur la langue ». Elle s'applique déjà à la linguistique elle-même, car écrire simplement S/s suppose l'écrit, et *a fortiori* à l'inconscient « structuré comme un langage », qui est l'inconscient en tant qu'il résulte du déchiffrement, de l'effort pour isoler et décliner les éléments unités.

Parlêtre

Je reviens à l'inconscient nommé parlêtre. Il se distingue de l'inconscient-langage, celui qui « ex-siste » au discours analytique⁵ comme élucubration qui l'évalue comme un savoir. Un savoir toujours hypothétique au regard de « lalangue », dont les effets dépassent tout ce que l'on peut en appréhender⁶. L'inconscient parlêtre, effet de la langue, passe évidemment par la parole. Or, dans l'enseignement de Lacan, l'inconscient effet de parole commence à « La direction de la cure », je l'ai dit, et se retrouve jusqu'à *Télévision* qui dit : « L'inconscient, soit l'insistance dont se manifeste le désir [...] »⁷. La question est donc de savoir ce que « parlêtre » ajoute ou change à l'inconscient sujet du désir.

Quelques commentaires sur le texte que j'ai lu il y a un instant.

« Parlêtre se substituera à l'ICS freudien (inconscient qu'on lit ça). » Est-ce à dire que l'inconscient lacanien soit autre ? Je ne le crois pas. Et ce n'est pas même soutenable dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, malgré le sous-titre ajouté à la transcription, « L'inconscient freudien et le nôtre ». Je pense l'avoir démontré dans un récent séminaire en Espagne, la différence

5. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 16.

6. J. Lacan, *Encore*, *op. cit.*, p. 127.

7. J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.*, p. 19.

porte non sur ce qu'est l'inconscient mais sur son mode d'abord qui chez Lacan peut bénéficier des apports de la linguistique. De même lors de l'ouverture de la Section clinique lorsqu'il dit : l'inconscient est lacanien. Dans notre texte d'aujourd'hui, la chose est explicite : ce qui se découvre, se découvre d'un seul coup. Mais après l'invention vient l'inventaire, de ses conditions, de ses manifestations et de ce qu'il est. Lacan, au moins, ne se pare pas des plumes du paon.

Et pourtant il ajoute : pousse-toi de là que je m'y mette. De même que le terme d'escabeau, la formule n'évoque guère l'idéalisation de la sublimation. Elle connote plutôt une réduction à l'émulation et à la compétition, bien en phase d'ailleurs avec notre époque. Plus essentiellement cependant, si le « là » du « pousse-toi de là » marque la place de la chose-inconscient, on conçoit que, après inventaire des manifestations, le nom puisse changer.

L'ICS, un « savoir en tant que parlé comme constituant de LOM ». Le savoir qui a son gîte dans « lalangue », c'est un savoir déjà là, dépôt des expériences d'une culture donnée, et en ce sens toute la langue est langue morte. Un savoir qui n'attend pas le sujet, qui l'ex-cède et ne l'atteint que d'être parlé. Or la parole, contrairement à la langue, n'est pas parole morte. Le savoir insu qui s'y articule est au niveau de la jouissance, celle que le terme de parlêtre convoque en fait. D'où, je cite le séminaire *Encore*, « l'inconscient, c'est que l'être en parlant jouisse ⁸ ».

Avec ce terme de jouissance qui reste implicite dans la phrase de Lacan, on saisit la raison qui fait lui évoquer LOM, l'homme borroméen, si je puis dire, constitué comme un à partir du nouage des trois consistances, ce que l'écriture en trois lettres visualise quasiment. Cette définition de l'inconscient est donc elle-même borroméenne : la parole, jusque-là située comme véhicule du sens dans le champ du langage, entre symbolique et imaginaire, s'y trouve par le biais du savoir qu'elle articule connectée au champ de la jouissance. *Encore* n'évoquait-il pas déjà le « texte de la jouissance » ?

Faut-il alors penser que, dans l'enseignement de Lacan, l'effet de jouissance des années 1970 se substitue à l'effet de désir des années 1960, dans une chronologie annulant à chaque pas celui qui le précède ? C'est juste le contraire : le nouage n'est pas le travail de

8. J. Lacan, *Encore*, *op. cit.*, p. 95.

la négativité. Le nœud borroméen ne serait d'aucun usage analytique s'il ne nouait, outre les trois dimensions, les diverses élaborations successives de Lacan, s'il ne condensait donc les étapes de l'inventaire qui, lui, ne s'est pas fait en une seule fois. Ce n'est ni la science qui ne connaît que son présent, ni la négativité en marche du sens de l'histoire hégélienne. Il n'y a donc pas à choisir entre le manque à jouir d'abord affirmé comme effet du symbolique, le désir effet de parole, l'objet cause et la jouissance qu'il y a bien. Non pas la jouissance infinie – un rêve –, mais celle blessée par l'opération du langage, qui emprunte aux mots leur structure discrète – rien que du un – et qui se venge pour ainsi dire en infiltrant tout le champ de la parole. Ainsi le terme de parlêtre vient-il à condenser en un mot – pourquoi ne pas reprendre ce terme freudien ? – la conjonction pour le parlant de son être de manque et de son être de jouissance.

Jouissance du bla-bla, donc. Il suffirait de la prendre au mot pour compléter le cri de « La chose freudienne », d'un « Moi, la jouissance, je parle ». Oui, mais comment, puisque de ce savoir parlé-joui, moi le parleur, je ne sais rien ? Lacan donne la réponse, semble-t-il. « Je parle avec mon corps ⁹. » L'homme a un corps, il parle avec son corps, « il parlêtre de nature ». Le corps n'est pas ici le corps imaginaire de la forme, c'est le corps vivant de la substance jouissante, car « pour jouir il faut un corps ». Je vous rappelle cette phrase à première lecture fort surprenante d'*Encore* : « Le réel c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient ¹⁰. » Elle surprend à vrai dire seulement si on réduit le corps à sa forme imaginaire, et si on oublie que le symbolique, sans lequel l'inconscient ne serait pas, a des effets sur le réel. Le premier pas de la thèse date en fait de *L'Éthique de la psychanalyse*, et de la Chose, définie comme « ce qui du réel pâtit du signifiant ». Et Lacan d'insister : « Je parle sans le savoir. Je parle avec mon corps et ceci sans le savoir. Je dis donc toujours plus que je ne sais ¹¹. » « La troisième » reprenait textuellement : « L'inconscient un savoir qui s'articule de la langue, le corps qui là parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit ¹². »

9. J. Lacan, « Joyce le symptôme II », dans *Joyce avec Lacan*, op. cit., p. 32.

10. J. Lacan, *Encore*, op. cit., p. 118.

11. *Ibidem*, p. 108.

12. J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'EFF*, n° 16, nov. 1975.

Je parle avec mon corps. La thèse demanderait une reprise de la fonction du symptôme message, mais davantage encore de celle des pulsions, comme effet de la parole de demande sur les besoins, et donc, comme Lacan le formule beaucoup plus tard, « écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ¹³ ». De fait, qu'est-ce qui répond à la question du sujet, dans l'analyse, qu'est-ce qui permet de conclure sur ce que *Je* veux, sinon la pulsion, en métonymie ou en acte ? « Parler avec son corps » est de fait solidaire de l'hypothèse lacanienne sur laquelle j'ai souvent mis l'accent et que Lacan lui-même formule comme telle à la fin d'*Encore*. Je rappelle ses termes. Mon hypothèse, dit-il, est que le sujet supposé à la chaîne, représenté par le signifiant donc, est le même que l'individu qui est en affecté. Le signifiant atteint, percute ce qui est non pas du signifiant, mais du réel substantiel. Le sujet n'est pas un être, car son être est toujours ailleurs ; pas de *Dasein* qui tienne, mais il y a l'être du parlêtre qui a un corps à jouir, et ça ne fait pourtant pas une ontologie, n'en déplaie à Heidegger, au plus... une « ontique ».

L'accent mis sur l'écriture et la lettre, bien loin de renvoyer la parole aux oubliettes, est solidaire d'un aperçu renouvelé sur la parole et son lien à la jouissance. Si c'était nécessaire, la postface au *Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* le confirmerait encore. Lacan y évoque l'anorthographe qui se juge par rapport à la fonction de l'écrit – et je boucle ici avec le début de la conférence sur Joyce par quoi j'ai commencé – et aussi l'inconscient en tant qu'il se lit, du verbe lire. Mais qu'est-ce que lire ? Ce n'est pas seulement s'alphabetiser à l'école de la dématernalisation de la langue pour pouvoir fixer du message par la graphie. Lacan précise : « Dans la parole, on ne lit pas ce qu'elle dit ¹⁴ », et il serait bon qu'on le sache « là où on a le devoir d'interpréter », du côté des analystes donc. Il s'agit là de la lecture d'interprétation qui consiste non pas simplement à savoir recueillir un énoncé mais à le questionner sur sa visée. Autrement dit, on ne lit pas simplement les significations des signifiants qui s'entendent dans la parole, électivement celle du phallus, mais ce qu'elle ne dit pas, la jouissance qui l'habite, celle que « Lituraterre » évoque par la métaphore des sillons du ravinement.

13. J. Lacan, *Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 17.

14. J. Lacan, « Postface », dans *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 252.

Son rail, dit la postface, est l'objet *a*. Ravinement, rail, il est question de voie. La voie dès longtemps située de la métonymie, la voie « par où vient au plus de jouir ce dont s'habite la demande à interpréter ». Et qu'est-ce d'autre que le désir qui habite la demande ?

En condensé : c'est pour autant que la jouissance, à la différence du désir, n'est pas incompatible avec la parole que ce désir qui insiste dans le dire de la demande est interprétable au titre du plus de jouir, non sans que soient épelées les lettres du savoir parlé.

De là on pourrait comprendre que la passe ne puisse se faire par écrit, car « l'écrit n'est pas à lire ». C'est la parole qui se lit. Et sans doute est-ce pour la même raison que Lacan dit ne pas pouvoir interpréter Joyce.

Je conclus. Ce n'est pas parce que Lacan a introduit l'écrit et inscrit le réel dans le nœud borroméen que la parole s'en trouve minorée : elle est au contraire chargée de pouvoirs renouvelés dans le champ de la jouissance, du fait de son nouage aux lettres du savoir. D'où l'on saisit, comme le dit le séminaire *Encore*, que « le "truc analytique" ne soit pas mathématique », et que la référence au dire qui noue, et notamment à celui de la poésie, reprenne du lustre.